Chronique

L'HISTOIRE SUR LE MUR

On a roulé une heure dans les roches encore enflammées de l'Estérel. La vieille tragédie de la montagne changée en volcan s'est une fois de plus jouée devant nos yeux. D'Agay à Théoules nous avons traversé ces coulées de porphyre tranchées par la mer en abrupts verticaux. Nous avons vu, noyés dans les vagues bleues, ces écueils désespérés. Nous sommes maintenant sortis de cette tourmente. La plaine de Cannes s'étend devant nous. Nous écartons du capot les peuplades sauvages qui campent à Juan-les-Pins, et devant nous, au fond d'un golfe, sur un rocher blanc, une ville claire apparaît. C'est Antibes.

Je n'oserais dire que la petite ville soit d'un accès très facile. Nous sommes ici à l'extrême bout de la Provence, et cette forteresse-frontière, ramassée sur son caillou, ceinte de trois côtés par la mer, a comme ses pareilles, poussé en hauteur sur un espace étroit. Les remparts du quatrième côté, c'est-à-dire vers la terre, ont été abattus, et une cité nouvelle, villas et magasins, est venue s'ajouter à la place forte. Mais sur les trois faces qui forment le front de mer, l'enceinte du dix-septième siècle est encore plus intacte. On la transforme seulement en promenade. Quand on arrive de Juan-les-Pins, on reconnaît un ancien ouvrage transformé en jardin, où les enfants jouent sous les palmiers. Puis on prend le chemin de ronde. On suit tour à tour des courtines et des bastions. Des échauguettes portent le nom pacifique de vidoirs. Ce sont, je pense, des égouts suspendus. Une inscription avertit de n'y rien jeter de 7 heures du matin à 8 heures du soir. J'imagine les processions nocturnes qui doivent sortir des maisons.

Tandis que la muraille et la mer sont à droite du promeneur, les maisons sont à gauche, serrées et entassées en contre-bas, de sorte que le chemin de ronde sur lequel nous marchons est à la hauteur du premier étage. En se penchant, on entrevoit dans la profondeur une rue ou un lavoir. Puis le sol se relève, et ces maisons que nous dominions nous dominent maintenant. Comme je contourne en hésitant les faces qui se flanquent, un homme paraît au dessous de moi, dans un jardinet. Il a une figure ronde, un air tranquille et cordial, et, en homme qui est bien chez lui, il est nu jusqu'à la ceinture et goûte dans ce simple costume la sérénité de midi. Il me hèle, me demande si je vais au château, et m'indique le chemin. Un escalier à gauche, tourner à droite, une placette, et encore deux volées d'escalier. Que cet aimable sage reçoive ici mes remerciements.

J'avoue que sans lui je m'y serais difficilement reconnu. Il est vrai qu'il faut monter quelques marches pour atteindre la place; à l'autre bout, il faut en descendre d'autres pour atteindre l'église. Cette église, en contre-bas au fond d'un cul-de-sac, est résignée aux malheurs de la guerre. Après tant de sièges elle est un peu invalide. Elle a encore son gros œuvre du douzième siècle. Mais sa façade est de style baroque. Tous ces édifices inégaux s'échafaudent sur un étroit espace. On voit surgir des profondeurs une tour carrée, étroite et haute, destinée, dit-on, à surveiller la mer et à annoncer les incursions sarrasines. Une autre tour de même style s'implante au-dessus de nous, près du château. Ces deux minarets, avec la masse du château qui les sépare, donnent à la silhouette d'Antibes son caractère.

Le château, vu de la ville, n'est qu'une façade percée de fenêtres, sans beaucoup de caractère, et ouverte d'une porte cintrée. Mais l'intérieur est délicieux. Ah ! comme on voudrait que tant de villes de France, qui disposent d'un bâtiment légué par les âges, non point même château, mais maison de ville, évêché, séminaire, caserne, logis de bourgeois, en fassent l'emploi qu'en a fait Antibes, avec autant de science et de goût !

Un vestibule cintré est entouré de gravures en couleurs, images populaires des batailles de l'Empire. Puis une petite pièce, avec un air de chapelle, n'a pour ornement qu'un seul tableau, mais un chef-d'œuvre : une Déposition de croix, œuvre d'un peintre de la ville toute proche de Saint-Paul, Antoine Aundi. Ce rétable, peint en 1539, était à l'hôpital de la ville. Le corps du Christ, zébré de sang, repose au premier plan dans le linceul, dont les deux pieux vieillards tiennent chacun un bout relevé, en se faisant face, comme pour plier un drap. L'un, à la tête, reconnaissable à ses riches vêtements, est sans doute Joseph d'Arimathie. L'autre, aux pieds, est coiffé d'un bonnet, et enveloppé d'un grand manteau. En arrière de ce premier groupe, se pressent les saintes femmes. La Vierge, sous les traits d'une vieille Provençale un peu épaisse, le visage travaillé par la vie, a les deux mains croisées à plat sur la ceinture, d'un geste familier aux femmes du peuple. Elle se laisse aller, tuée de douleur. Il faut qu'à droite une de ses cousines la maintienne par un coude, tandis qu'à gauche, bien respectueusement, saint Jean l'étaie en soutenant à deux mains sa grosse coiffe noire, où sa tête pèse sur la paume de l'apôtre. Les autres femmes s'avancent derrière celles-là, en se masquant les unes les autres. Sainte Marie-Madeleine n'a point, sous l'auréole, renoncé aux parures que lui valut sa beauté. Elle a encore des manches brodées et un bijou de ceinture. Des pleurs coulent sur tous les visages, jusqu'au coin des bouches crispées; tout au bout du groupe, une délicieuse figure du type que nous prêtons aux Arlésiennes, mince, le nez régulier, la bouche étroite, de grands yeux éveillés, avec une lueur dans l'attention, est sûrement un portrait : l'offrande de la vie ajoutant sa pure jeunesse au tableau du divin sacrifice.

L'escalier gravi, nous nous trouvons dans une grande salle, bien carrelée et le carrelage bien ciré, avec des murs peints d'un enduit clair, un plafond blanc à solives apparentes, tout cela propre, ombreux et muet. Les petites fenêtres, au fond de leurs embrasures en entonnoir, laissent passer à travers les persiennes un jour léger, blond comme une vapeur. Il y a je ne sais quoi de monastique dans cette solitude. C'est le musée de la vie intérieure. Sur le champ gris du mur, comme dans le réfectoire d'un couvent, une maxime est proposée à notre méditation. C'est un texte de saint Bernard : *Aliquid amplius invenies in silvis quam in libris...* Tu trouveras dans les forêts quelque chose de plus que dans les livres; le bois et la pierre t'enseigneront ce que la parole des maîtres ne peut te dire. Que j'aime ce conseil au pied de l'Estérel!

En attendant que le catalogue soit imprimé, des notices dactylographiées, amples et savoureuses, sont affichées près des œuvres exposées. Le buste du père de Flaubert, par Pradier, est accompagné de la biographie du sculpteur. Et c'est excellent. Mais l'originalité du musée n'est point là. Elle consiste en ceci que la ville d'Antibes, au lieu de laisser dormir dans les cartons les parchemins qui constituent son histoire, les a encadrés et mis au mur, en y ajoutant naturellement des transcriptions. Dès la salle d'entrée, on a peint sur la paroi un passage des lettres patentes de Charles VIII, données à Compiègne en octobre 1486, et consacrant l'union (faite, je crois, en 1481) de la Provence à la France... « Les avons adjoincts et unys, adjoignons et unissons à nous et à la dicte couronne, sans ce que à icelle couronne ne au royaume ils soient pour ce aucunement subalternéz. »

Un texte comme celui-là en dit plus sur la vie des provinces que toutes les pages de manuel. Mais surtout la petite salle voisine me semble émouvante. Voici une phrase de Henri II, dans une lettre datée de Lyon le 19 septembre 1548, qui est la définition même de la ville : « Le dict lieu en peu de temps se rendra grand, bien peuplé, riche et fort, qui reviendra à grand profit et utilité de nous et de la République, pour estre iceluy lieu limitrophe aux Nissards, Genevoys et Italiens où y a portz de mer et une des clefz de nostre Royaulme. » N'est-ce pas la vraie histoire de la France, celle qui est écrite sur le sol, celle qui est faite de la souffrance, du travail, des espoirs, des vœux de ceux qui ont vécu avant nous?

Quelquefois un texte officiel résume toute une histoire, et vaut un tableau. Qu'on me pardonne de citer encore, pour sa précision et pour son détail, une lettre de Henri III, de 1577. On ne saurait mieux peindre toute la vie d'une petite cité, ses périls, ses travaux : « ladicte ville est frontière, exposée à l'injure et incursion des ennemis en temps de guerre et de Turcz et corsaires en temps de paix, laquelle auroit esté longtemps à saccage par lesdicts Turcz, en considération de quoy et de ce que le terrouer dudict Antibes est fort pauvre, montagneux, impropre à tous fruictz, qu'il consiste qu'en une lieue de pays ou environ seulement, ne produisant aultre chose qu'ung peu de vins et légumes, c'est à dire gros grains comme poix et febves, estant tout le reste assis en pleine mer. »

Le seizième siècle a été terrible pour la Provence. Mais voici les guerres de religion finies. Les consuls d'Antibes viennent à Paris, à la fin de 1600, pour demander qu'on fortifie leur ville. L'original de leur requête est là, accroché au mur. Au bas de la haute page, d'une grande écriture nette, Sully a tracé sa réponse : renvoyer les consuls chez eux pour éviter la dépense inutile, mais leur donner tout de suite 2,000 écus pour commencer les travaux. Suivent toute une série de lettres créant, confirmant, renouvelant les privilèges de la ville : Henri IV autorise les consuls à porter le chaperon de velours.

Toutes les salles sont arrangées avec ce goût et ce sens de l'histoire. Au-dessus d'une collection de plans de port, on n'a pas craint de tracer des vers : « Il n'y a pas de port dont je ne sois touché... Les fleuves qui sont humains s'y unissent à la mer surnaturelle. » On va ainsi de rêverie en rêverie, à travers des collections d'armes, des fragments de poterie, des affiches de préfets, des invitations à l'enrôlement, des adjudications pour la destruction des châteaux. Dans la cour partagée entre l'ombre et le soleil, une stèle romaine fait revivre Juventia et son fils. Et c'est ici encore que se trouve une inscription populaire entre toutes, et dont la renommée a de beaucoup dépassé les murs d'Antibes : celle qui propose aux jeunes gens aimables le souvenir de l'enfant Septentrion, âgé de douze ans, qui dansa et qui plut. *Saltavit et placuit.* Elle a été conservée dans le mur de la mairie.

HENRY BIDOU.

NOUVELLES DU JOUR

Les vacances de M. Daladier

M. Edouard Daladier, président du conseil, passe depuis dimanche ses vacances de l'Assomption à Toulon et dans les environs. C'est ainsi que, après être monté à bord du yacht *Velella-II*, appartenant à M. Charles Vermorel, il s'est promené hier en automobile dans les environs d'Hyères et des Salins. Le chef du gouvernement était accompagné d'un de ses collaborateurs et d'un de ses vieux amis de l'université, M. Sylvain Meyer, professeur d'allemand au collège de Menton. Tard dans la soirée, M. Daladier a regagné Toulon en automobile. Il s'est rendu à bord du yacht qui a cinglé aussitôt vers le large. M. Daladier se propose de débarquer ce soir sur un point du littoral pour se trouver à Paris mercredi ou jeudi.

La loterie nationale

Le secrétariat général de la loterie nationale communique la note suivante :

Il est précisé que si les bureaux du secrétariat général de la loterie nationale s'installent dans quelques jours 76, rue Bonaparte, par contre l'émission des billets ne commencera pas avant le 20 septembre prochain.

D'autre part, le secrétariat général est un service d'organisation et non pas un bureau de vente. Il ne peut donc pas donner suite aux demandes de billets qui lui seraient adressées.

Les bureaux de vente seront indiqués ultérieurement, lors de l'ouverture de l'émission. D'ores et déjà on peut prévoir que les billets seront vendus par les trésoreries générales, recettes des finances et perceptions, les bureaux de poste, les débits de tabac, les banques et établissements de crédit, et par certains groupements agricoles et associations d'anciens combattants spécialement désignés à cet effet.

Légion d'honneur

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE

Est promu :

Officier

M. Chapiseau, chef de bureau au ministère de l'agriculture.

Sont nommés :

Chevaliers

MM. Bertrand, agriculteur à Limoges (Haute-Vienne); Dufrechoux, vétérinaire à Samatan (Gers); Gallois, président du syndicat des marchands d'abats en gros, domicilié à Paris; Fiévet, administrateur délégué de la Société des sucreries et raffineries de Bresles (Oise); Martin, dit Martin-Flot, viticulteur à Avize (Marne), vice-président de la chambre d'agriculture, président du comité de propagande pour le vin de Champagne; Mlle Pasquis, sous-chef de bureau au ministère de l'agriculture.

La création de la cité hospitalière de Lille

En vue d'arriver à la création à Lille d'une cité hospitalière moderne où seraient centralisés tous les services et qui doit s'édifier dans la partie sud de la ville, la municipalité avait récemment demandé à un architecte américain spécialiste, M. Nelson, d'établir un projet. Ce seul projet avait coûté 250,000 francs. Quant à la réalisation de l'immeuble, on estimait qu'elle pouvait coûter jusqu'à 400 millions. L'Etat trouva ce chiffre exagéré et demanda à la municipalité de Lille de se renfermer dans les limites d'une somme de 200 millions.

Récemment le conseil municipal de Lille décida donc de mettre au concours un projet d'établissement de cité hospitalière à réaliser dans les limites de cette somme. Restait à l'administration supérieure à examiner cette délibération. Ce fut l'œuvre d'une commission nommée par le préfet du Nord composée de conseillers généraux, de représentants de l'administration des hospices, du conseil municipal de Lille et du service de santé militaire.

Cette commission a approuvé la délibération du conseil municipal de Lille; il a en outre été décidé qu'en octobre prochain l'administration ferait un choix entre les divers architectes qui se présenteraient et que ceux d'entre eux qui auraient été désignés devraient fournir leurs projets, dans les limites financières imparties, pour le début de janvier prochain. On ne pourra choisir cette fois que des architectes français.

Les indemnités aux victimes des inondations de mars 1930

La loi du 8 avril 1930, qui a créé un fonds provisionnel d'un milliard de francs destiné à la réparation des dommages causés par les inondations du 1er au 10 mars 1930, n'a imposé aux sinistrés aucun délai pour effectuer le remploi des allocations.

En présence des abus qui se sont produits en cette matière, le président du conseil a pensé qu'il importait d'arriver à une liquidation aussi rapide que possible.

Aux termes d'un décret publié aujourd'hui au *Journal officiel*, les justifications de remploi exigées pour le versement des allocations gratuites devront être produites par les sinistrés dans un délai de deux mois, à compter de la publication du présent décret, ce délai étant porté à six mois pour les allocations relatives à la propriété bâtie.

A titre tout à fait exceptionnel, un arrêté du président du conseil et du ministre des finances pourra accorder une prorogation de délai aux sinistrés qui, bénéficiaires d'allocations relatives à la propriété bâtie, feront une demande avant l'expiration de la période de six mois prévue par le paragraphe précédent, et fourniront, en produisant des pièces contrôlées par les préfets, après avis des services techniques, la preuve qu'ils se sont trouvés, pour des raisons d'ordre juridique ou d'ordre administratif, dans l'impossibilité de fournir des justifications de remploi dans les délais ci-dessus fixés.

Les mêmes délais ne seront pas opposables aux départements, communes et associations, ainsi qu'aux concessionnaires de services publics. Ceux-ci devront déposer leurs projets de remploi dans le délai de deux mois, à dater de la publication du présent décret, en indiquant le montant des travaux et la date prévue pour leur achèvement.

Une décision du président du conseil fixera, dans chaque cas, après avis du ministre des finances et après examen des projets présentés, la durée du délai imparti pour la réalisation des programmes déposés.

Les grèves de Strasbourg

Sans être décisive, la journée d'hier aura néanmoins amené en quelque sorte une entente préalable entre les entrepreneurs et ouvriers du bâtiment à Strasbourg. C'est bien dans ce sens, semble-t-il, qu'il faut interpréter les termes de la déclaration suivante, publiée hier après-midi et signée par les représentants qualifiés des organisations intéressées à la solution du conflit :

Les parties représentées à la commission des pourparlers du bâtiment déclarent, par la présente, que la campagne de haine et d'injures que poursuivent certains journaux est vivement regrettable, et la condamnent sévèrement.

Strasbourg, 14 août.

Fédération des entrepreneurs : FERNAND PETER.
C. G. T. : LEHMANN. *C. G. T. U.* : WOLFF.
Syndicats chrétiens : WEINGAERTNER.

Dans la soirée, enfin, était communiquée la note suivante :

Les commissions de pourparlers ont siégé tout l'après-midi. Il y a accord sur certains points. Les assemblées générales des parties décideront sur ces propositions jeudi.

On ne peut qu'enregistrer avec satisfaction la nouvelle aux termes de laquelle un accord partiel serait réalisé. Il va de soi, d'autre part, que les assemblées générales des deux parties seront appelées à statuer sur les propositions formulées. Cette procédure, bien qu'apparaissant susceptible de retarder la marche des négociations, ne peut que conférer plus de force aux accords qui résulteront des pourparlers en cours dont il est permis d'envisager favorablement l'issue.

CORRESPONDANCE

Après le congrès des instituteurs

Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le directeur,

Le corps enseignant primaire, qu'il ne faut pas confondre avec les meneurs qui sont censés le représenter dans leurs congrès, aura lu avec réconfort la noble déclaration que vous avez publiée hier émanant de la Fédération nationale des groupements professionnels d'instituteurs.

L'éminent et regretté préfacier de mon ouvrage *la Crise du patriotisme à l'école*, publié en 1905, m'écrivait, peu de temps avant sa mort, une lettre qu'il convient de rappeler. J'en supprime des éloges, inutiles ici :

« Ceux qui, *par complaisance ou par faiblesse*, ont laissé se développer le mal s'efforcent, naturellement, aujourd'hui, d'en atténuer la gravité. *Le mal n'en existe pas moins et il est grand.* Il suffit, pour s'en rendre compte, de considérer les vives controverses auxquelles une question, sur laquelle il ne devrait pas y en avoir, ne cesse de donner lieu, et les incidents qui motivent les nouvelles interpellations annoncées à la Chambre.

» ...Veuillez agréer, etc.

» RENÉ GOBLET.
» 27 juin 1905. »

« Complaisance et faiblesse » à l'égard des éléments malsains, disait René Goblet. C'est ce dont se plaint encore, à juste titre, la Fédération nationale des instituteurs restés fidèles aux directives des Jules Ferry et des Paul Bert, car, depuis 1905, cette complaisance et cette faiblesse n'ont fait que croître en gravité. Ce sont les éléments sains qui sont en haut lieu traités avec mépris, et ce sont les pires qui bénéficient de tous les avantages et de toutes les faveurs.

Comment donc guérir le mal ?

C'est extrêmement simple : il n'y a qu'à prendre le contre-pied de ce qu'on fait, depuis trente ans, à savoir, *encourager les bons et décourager les autres.*

On rougit d'avoir à énoncer des vérités aussi élémentaires. Mais il paraît qu'aujourd'hui, dans notre vieux pays au clair bon sens, c'est le bon sens qui manque le plus.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, etc.

EMILE BOCQUILLON,
directeur d'école honoraire.

Variétés

VOYAGEURS ANGLAIS A PARIS

Dans les premières années du règne de Louis XVI, on pouvait rencontrer, sur les routes de France, un cabriolet tiré par un bon cheval anglais, sur le dos duquel se tenait un singe chaussé de bottes, vêtu d'une veste de postillon, coiffé d'un chapeau d'où pendait une queue de cheveux tressés. Cet animal, que nul n'obligeait à chevaucher ainsi, et qui avait adopté cette place de son plein gré, répondait au nom de Jocko. A l'intérieur de la voiture on apercevait deux jeunes têtes d'enfants, et près d'eux une femme, leur mère, sur l'épaule de laquelle était perché un perroquet — à moins qu'il ne fût suspendu par le bec à la pèlerine de sa maîtresse.

Un homme se tenait sur le devant, guides et fouet en mains.

Les bagages étaient attachés derrière le véhicule, aux parois duquel pendaient divers objets : un baquet pour faire boire le cheval, deux guitares, un violon et une viole.

Ce n'était point là, comme on l'aurait pu croire, l'équipage de musiciens ambulants ou de montreurs d'animaux savants, mais bien celui de M. Philip Thicknesse, ex-capitaine des armées de Sa Majesté Britannique, ancien lieutenant-gouverneur de Languard Fort, dans le Suffolk, qui avait entrepris, avec sa famille, de visiter notre pays. S'ils emmenaient avec eux un singe et un perroquet, c'est qu'ils adoraient les animaux; aussi la fin tragique du perroquet, étranglé par un chien sur une route, fut-elle cause que la tendre Mme Thicknesse versa un torrent de larmes, comme on disait alors. Ce que ces voyageurs ne s'expliquaient point, c'est qu'à leur passage dans les villages les paysans accourussent pour les regarder; mais, bonne âme, cependant que l'eau bouillait pour le thé et que sa femme préparait le repas, qu'on prenait le plus souvent au bord des chemins, M. Thicknesse décrochait son violon ou sa guitare et faisait danser les villageois, qui « malgré leurs souliers de bois » dansaient mieux qu'on ne le sait faire en Angleterre.

A ce train-là, la famille Thicknesse ne devait point aller vite. Mais que lui importait? N'avait-elle pas décidé de visiter la France, et sa manière de voyager n'était-elle pas en définitive la meilleure qu'elle pût choisir pour cela — après la marche à pied, bien entendu, qui est, comme l'a fort bien dit Jean-Jacques Rousseau en un passage célèbre, la seule façon raisonnable d'aller pour qui veut *voir* un pays?

Ils avaient été bien avisés, en tout cas, de préférer un cabriolet à la diligence qui partait de Calais à 2 ou 3 heures du matin, où trente voyageurs, pour le moins, s'entassaient, et qui, avec ses roues sans ressorts, était si inconfortable qu'Arthur Young, le célèbre économiste dont les récits de voyage en France sont bien connus, furieux de leur manque de confort, jurait : « C'est la première diligence française où je monte — et ce sera la dernière. »

En dépit de ces ennuis, en dépit de la longueur de la traversée qui dépendait de l'état de la mer et des vents — Arthur Young, qui décidément n'avait pas de chance, avait mis quatorze heures pour passer de Douvres à Calais — les Anglais venaient chez nous nombreux, et beaucoup ont laissé de leurs séjours dans notre pays des relations pleines d'intérêt. La lecture en est de saison, à cette époque de vacances. Aussi faut-il rendre grâce à un professeur d'histoire du Trinity College de Dublin, miss Constantia Maxwell, qui a eu l'idée heureuse d'analyser les principaux de ces récits et d'en donner d'abondants extraits dans un volume qu'elle a intitulé *The English Traveller in France*, 1698-1815 (1).

Tous ces voyageurs veulent voir Paris naturellement ; mais l'Anglais avisé n'ignore point que, pour ne pas susciter la curiosité, il lui faut, dès son arrivée dans la capitale, faire venir tailleur, perruquier, chapelier, bottier. C'est ce que fait Smollett, l'historien écossais, qui se résigne à suivre la mode, même « au péril de ses jours ». C'est ce que fait, aussi, le savant lexicographe Johnson qui, pourtant, avait déjà dépensé trente livres de vêtements neufs avant que de partir pour Paris, où il dut, quoi qu'il en eût, faire encore l'acquisition d'une paire de bas blancs, d'une perruque et d'un chapeau.

Une fois paré au goût du jour, l'Anglais commence son exploration de la ville, et la première chose qu'il fait c'est, généralement, de monter sur les tours de Notre-Dame ou au sommet du Panthéon : il s'agit, en effet, de vérifier si vraiment Paris est plus grand que Londres, comme certains mauvais esprits l'osent prétendre. C'est, au reste, une question fort discutée en ce temps-là. Cela fait, il faut reconnaître les curiosités signalées par l'*Almanach parisien* ou quelque autre guide, et d'abord les palais royaux : le Louvre, le Palais-Royal, le Luxembourg. A la veille de la Révolution ce dernier est habité par Monsieur, et ses Rubens font l'admiration des Anglais, ainsi que nos églises, surtout celle de Saint-Sulpice, « une des plus nobles constructions de Paris », déclare Gibbon, l'historien de la décadence et de la chute de l'Empire romain. Les bibliothèques également, notamment celle du roi — aujourd'hui la Bibliothèque nationale, — sont fort louées par ceux qui y fréquentent, comme l'érudit Pinkerson ou bien le docteur Burney qui préparait alors une *Histoire de la musique*. Une chose les émerveillait: c'étaient les facilités d'accès accordées au public, et aussi d'y voir des femmes et des enfants, qui ne venaient certes point pour s'y chauffer, puisqu'il était défendu d'y faire du feu, même en hiver, ni pour y causer, puisqu'il était interdit d'y parler.

Les jardins font, obligatoirement, partie de la tournée. On va donc aux Tuileries, interdites aux soldats, aux domestiques et aux personnes mal vêtues ; au Luxembourg, fréquenté par un public plus populaire et où Evelyn vit de « gais citoyens »; au jardin du Palais-Royal. C'est même par celui-ci que l'on commence — ne faut-il pas se hâter de vérifier s'il mérite la mauvaise réputation qui est la sienne ? Le Jardin du roi — devenu par la suite le Jardin des plantes — n'est pas non plus oublié. Philip Thicknesse, l'homme au cabriolet, au singe, au perroquet et aux violons, y fut comme les autres, trouva très beaux nos jardins, mais moins agréables que ceux de Saint-James.

Les Invalides, l'observatoire, la manufacture des Gobelins sont alors, comme aujourd'hui, des endroits où il convient d'être allé. Après la Révolution le touriste doit encore voir la Concorde, où le roi et la reine ont été guillotinés; le palais des Tuileries, dont les murs portent la trace des boulets qu'ils ont reçus le 10 août ; les ruines de la Bastille, les prisons de l'Abbaye et de la Conciergerie ; le musée des monuments français, où sont réunies les œuvres d'art provenant des édifices religieux désaffectés.

Richard Twiss, épicurien, dilettante, riche et curieux, qui avait séjourné en France assez pour la bien connaître sous l'ancien régime, désira la revoir en 1792 ; mais, afin d'être tranquille, il eut soin d'orner son chapeau d'une cocarde tricolore.

Il nota de nombreux changements, et constata que les noms des plantes eux-mêmes avaient été modifiés — car, lui expliqua le directeur du Jardin des plantes, « nous ne voulons pas avoir de plantes aristocratiques ». Les noms des rues, des monuments, des hôtels avaient été pareillement remplacés pour peu qu'ils eussent quelque chose qui rappelât les tyrans.

Tout cela aurait, peut-être, laissé Richard Twiss assez indifférent; mais quand il vit que la division en départements l'obligeait à rapprendre la géographie, il n'en fut plus de même. Enfin, comble d'horreur, étant entré dans son café favori pour y jouer aux échecs, il apprit que les pièces elles aussi portaient des noms nouveaux ; d'ailleurs les habitués préféraient, maintenant, jouer aux dominos. Il s'en fut donc, fort en colère, déclarant avec dédain qu'il « ne jouerait jamais à un jeu de bébé ».

Quelques années plus tard, les visiteurs anglais ne manqueront pas, non plus, de se rendre au Louvre pour y voir les « envois » de Napoléon.

C'est à cette époque — octobre 1801 — qu'un journaliste, Francis Blagdon, qui connaissait comme Richard Twiss la France d'avant la Révolution, y revint. Il fut frappé surtout par une nouveauté : le restaurant, car autrefois on se faisait apporter à manger par un traiteur ou bien l'on prenait place à une table d'hôte.

Blagdon, dans le récit de son voyage qu'analyse miss Constantia Maxwell, décrit minutieusement les principaux de ces restaurants, et surtout le restaurant Beauvilliers, établi rue de la Loi, au premier étage d'un hôtel jadis occupé par un fermier général. Comme on comprend son enthousiasme! La carte, qu'il a pris soin de recopier, comporte treize potages différents, vingt-deux hors-d'œuvre, onze plats de bœuf, vingt-trois variétés de poissons et cinquante-deux vins.

Son compatriote J.-G. Lemaistre, dont le nom décèle une ascendance française, et qui est à Paris à peu près vers le même temps, est bien forcé, pardi! de reconnaître la supériorité de la cuisine française; mais il se venge en affirmant qu'elle est moins substantielle que celle de son pays. Sans doute est-il mécontent que les commerçants majorent leurs marchandises en faveur de ses compatriotes. C'est que les Anglais sont tellement riches, n'est-ce pas ? Ils jouissaient alors, en effet, de cette réputation, qui leur a été enlevée depuis, comme chacun sait, par les Américains.

C'est le plus souvent au théâtre que les visiteurs anglais passaient leurs soirées, et de préférence à l'Opéra, bien que la musique et les chants qu'ils y entendaient ne fussent guère à leur goût, non plus, d'ailleurs, que la diction de nos tragédiens. Ils admiraient, par contre, sans réserve, les décors et les danses. Quant à l'irascible Arthur Young, il est tout heureux de ne trouver rien à notre Opéra qui soit supérieur au théâtre de Haymarket.

Quelles étaient, quand il quittait Paris, les impressions d'un voyageur anglais ? Elles variaient, évidemment, avec les individus. Qu'Arthur Young proclame notre capitale « grandement inférieure à Londres », cela ne nous étonne point ; on reconnaissait pourtant, de bonne grâce, que, par ses palais, ses promenades publiques, elle l'emportait sur sa rivale anglaise.

Un ancien officier, descendant de huguenots français réfugiés en Angleterre, John Breval, qui visita Paris au début du dix-huitième siècle, n'y trouva rien qui pût être comparé à Red Lion Square; toutefois il ne voyait à Londres aucun

(1) London, Routledge sons, 1 vol. in-8°.

FEUILLETON DU *Temps*
DU 16 AOUT 1933

LA MUSIQUE

« Notes. — Journal d'un musicien »

PAR M. REYNALDO HAHN

Pour qui a vu M. Reynaldo Hahn, discourant avec une grâce inimitable dans un salon, c'est une joie que de le retrouver reflété, comme en un miroir, dans le livre qu'il vient de publier sous ce titre : *Notes. — Journal d'un musicien* (1). La tête haut levée, la chevelure frisottée et ébouriffée, le regard mi-clos, à la fois tendre et perçant, la voix un peu sourde et aux inflexions savantes, il s'adosse au rebord du piano ou de la cheminée et conte sans arrêt cent anecdotes d'une verve inépuisable. Personne n'ose, ni ne veut l'interrompre. Il est capable de tenir un auditoire sous son charme pendant trois ou quatre heures. Il a tout vu, tout lu, tout connu, tout compris. Ses jugements pinçants, prononcés avec une apparente désinvolture, portent la marque d'un esprit agile, pénétrant et orné.

Quand il parle de musique, il ne se contente pas de convaincre par la finesse de ses observations. Brusquement, il s'assied devant le piano, dont il joue avec un tact exquis. Le cigare ou la cigarette à la bouche, il interprète les exemples choisis d'un organe court et parfois guttural, mais souplement conduit, infiniment nuancé. Il les chante de mémoire, en s'accompagnant lui-même. Il les colore d'un sentiment profond et comme d'âme. Personne, mieux que lui, n'a su démêler les secrètes beautés de telles pages de Mozart, d'Emmanuel Chabrier, de Gabriel Fauré, les riantes découvertes d'Offenbach.

Il est le grand homme choyé, adulé des salons. Une maîtresse de maison qui a le bonheur de le voir répondre à son invitation n'a plus à éprouver d'inquiétude sur le degré d'animation ou d'intérêt de sa soirée. Elle est sûre d'avance de rencontrer en lui, pendant le temps voulu, une fantaisie et une érudition qui ne tariront pas. A bien plus de cinquante ans, il a conservé le feu d'esprit, le désir de plaire et les fringances de la jeunesse.

On ne s'étonne pas que les notabilités de l'époque se soient disputé la compagnie d'un hôte si brillant. Ce qu'elles n'avaient pas prévu, c'est que M. Reynaldo Hahn, toujours éveillé, toujours en arrêt, en dessinerait, à part soi, des portraits où la malice le dispute à l'exactitude. Cette galerie d'images parlantes et tracées comme avec des fureurs de plume décore le *Journal d'un musicien*. Certaines physionomies de vieilles dames anglaises, allemandes et roumaines sont décrites avec une telle rage sarcastique et vengeresse qu'elles restent gravées dans la mémoire. M. Abel Faivre, s'il avait été doué du talent littéraire, ne ferait pas plus incisif, ni plus rapproché de la réalité grotesque.

Pourtant, M. Reynaldo Hahn se défend d'être écrivain, encore qu'il ait fait paraître des livres sur le chant, sur Sarah Bernhardt, des articles critiques de la meilleure encre, et jusqu'à une traduction d'un roman anglais. Dans son *Journal d'un musicien*, il définit en termes justes et subtils Gœthe, Sainte-Beuve, Taine, Baudelaire, Alphonse Daudet, Stéphane Mallarmé, Anna de Noailles. Il a une connaissance approfondie de la littérature et que lui envieraient bien de nos confrères. Il s'en est assimilé le vif et le rare dans son style pur, élégant, émaillé d'expressions cherchées et trouvées.

M. Reynaldo Hahn est aussi bon critique d'art. De Rome à Venise et de Londres à Berlin, il nous fait visiter les musées et nous fournit les plus pertinentes explications des chefs-d'œuvre qu'on y admire. Sous sa nonchalance affectée perce constamment la préoccupation dévorante d'enrichir son imagination et sa sensibilité d'artiste. Il puise à toutes les sources de beauté qui ont jailli dans le passé. Son esprit en est imprégné ou, comme il dit lui-même, « imbibé ». Il parcourt, en méditant, les avenues de l'histoire et fait station devant chaque monument dont la vision est favorable à son développement intérieur. Confrontant son idéal avec celui des maîtres des arts voisins, il finit par découvrir son propre chant.

On a l'impression que, devant une toile ou une sculpture célèbres, M. Reynaldo Hahn se livre à une gymnastique intellectuelle, qu'il fait comme des exercices d'assouplissement esthétique. Peut-être reproduira-t-il plus tard en sa musique, moyennant transposition sonore, les acquisitions, les révélations dues aux grands artistes disparus, qui ont adopté une autre forme d'expression que celle où il veut, lui-même, briller. Des perspectives lui sont ouvertes de toutes parts. Il se guide sur les points culminants des œuvres achevées d'autrefois, ainsi que sur les fameux phares baudelairiens.

N'a-t-il pas essayé d'introduire dans ses partitions les secrets d'harmonie, de douceur, de construction qu'il a dérobés aux maîtres, qui se sont illustrés dans une partie différente de la sienne? Il s'exalte si bien à la vue des objets d'art vénérables que, pour un peu, on croirait qu'il va se mettre à chanter. Le sentiment ardent qu'il en a pris, leur retentissement sur son âme passent sans doute, chez lui, de la région visuelle à la région auditive. Sa contemplation des chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture le jette en état de grâce pour combiner ses propres assemblages mélodieux. Sa personnalité s'en éclaire et s'en augmente. A observer de près ses compositions, on discernerait probablement les points de suture entre la musique et les autres formes de l'art.

Dans son avant-propos, M. Reynaldo Hahn écrit : « On remarquera qu'il n'est pas beaucoup question de musique dans ce *Journal d'un musicien*. » Entre nous, l'étincelant mémorialiste se trompe et nous trompe. En plusieurs de ses pages, on sent poindre la mélodie. Le souci de la musique l'occupe naturellement à tout instant. Souvent, il nous confie les impressions fortes ou hautes qu'il emporte au fond du cœur des œuvres de ses compositeurs familiers.

Il faut bien l'avouer, c'est par là qu'il nous touche et intéresse le mieux. On apprécie, comme il convient, la distinction variée de ses confidences mondaines, le ton captivant ou frondeur de ses analyses de la société aristocratique de l'Europe, l'ingéniosité de ses considérations sur les trésors d'art, qui nous ont été légués par ceux qui nous ont précédés. Mais, franchement, nous attendons, avant tout, de M. Reynaldo Hahn qu'il nous révèle les mobiles essentiels de sa foi lyrique, ses principes, en quelque sorte, professionnels, ainsi que le signalement des glorieux devanciers auxquels il se rattache. Le musicien de *la Carmélite* n'y a heureusement pas manqué. Pour nous, ses dissertations sur l'esthétique, ses prompts essais de psychologie ne sont que hors-d'œuvre. Tâchons plutôt de glaner, de-ci de-là, quelques-unes de ses opinions et de ses indications sur l'histoire de la littérature sonore.

Le Journal d'un musicien s'ouvre sur une entrevue que M. Reynaldo Hahn a eue, dans sa jeunesse, avec la cantatrice Pauline Viardot, sœur de la Malibran. Tout de suite, il l'entreprend sur *Don Juan*, sa partition de prédilection et que Gounod appelait « l'opéra des opéras ».

« — Madame, aimiez-vous chanter *Don Juan?*

» — Je crois bien, j'ai chanté Anna et Zerline. J'aimais beaucoup Anna. »

Et Pauline Viardot ajoute :

« — Avez-vous lu Hoffmann?

» — Certainement, répond M. Reynaldo Hahn. Il suppose que Doña Anna avait peut-être aimé Don Juan...

» — Voilà! J'ai chanté le rôle dans cet esprit-là. J'ai cherché à faire sentir cette nuance. »

A propos des mélodies d'Henri Duparc, M. Reynaldo Hahn s'insurge contre ceux qui veulent y voir « des complets chefs-d'œuvre ». Il critique ouvertement chaque mélodie. La musique de *l'Invitation au voyage* est, selon lui, « vaporeuse et poétique, mais les vers sont massacrés ». *La Sérénade florentine, la Vague et la cloche, le Manoir de Rosemonde, Testament*, sont pauvres choses. Il n'aime que *Lamento* et, surtout, *Phidylé*, « de beaucoup le meilleur morceau du recueil (malgré la fin, qui me paraît manquée), et qui contient des passages d'une grande beauté ». Il y aurait matière à discussion sur ces avis et ces